

L'expérience esthétique, fondement de la société

Marie-Claude Loiselle

Numéro 154, octobre–novembre 2011

Festival du nouveau cinéma 2011

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/65083ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Loiselle, M.-C. (2011). L'expérience esthétique, fondement de la société. *24 images*, (154), 3–3.

L'EXPÉRIENCE ESTHÉTIQUE, FONDEMENT DE LA SOCIÉTÉ

« **L**a question du politique est une question esthétique, et réciproquement : la question esthétique est une question politique. » C'est autour de cette idée que le philosophe Bernard Stiegler a élaboré le texte « De la misère symbolique », dont il a fait la lecture en octobre 2010 dans le cadre d'une journée d'interventions et de débats sur le rôle de « L'artiste dans la cité » – journée organisée par la radio France Culture et qui s'est tenue sous un vaste chapiteau ouvert à tous, le Cabaret sauvage. Quand un événement de ce genre présenté par un service public, où la réflexion est au cœur de ce qui réunit citoyens et penseurs, verra-t-il le jour au Québec? Notre chaîne radio dédiée aux arts et à la culture ayant été sabordée par Radio-Canada, il n'en tient qu'à nous tous maintenant. L'appel est lancé...

Mais revenons à notre point de départ : partant du fait que le politique est « l'art de garantir une unité de la cité dans son désir de vivre ensemble », Stiegler soutient l'idée qu'un des éléments essentiels de cette cohésion, qui nécessite une assise et des points de référence communs, c'est l'esthétique. Il fait même de celle-ci le pivot de ce qui permet aux citoyens de tous âges et de toutes origines de vivre ensemble. S'il n'est pas courant d'entendre dire que l'art, l'esthétique, peut être le ciment de nos sociétés, qui oserait affirmer une telle chose de ce côté-ci de l'Atlantique, où la création est très souvent perçue comme un extra et, en période économiquement instable, un agrément facultatif? Or il est encore des gens pour défendre fermement que « la création et la culture ne sont pas un luxe en temps de crise », qu'un « pays qui affaiblit la création, l'innovation et la recherche ne prépare pas son avenir » et qu'il est important de « faire vivre la culture partout, dans tous les domaines de la vie sociale »¹. Et lorsque la personne qui tient ces propos se nomme Martine Aubry, candidate à la primaire socialiste aspirant à la présidence de la France, on ne peut que mesurer le gouffre consternant qui sépare les valeurs et préoccupations de nos politiciens de celles d'une femme qui n'a rien de l'intellectuelle que certains diraient déconnectée des « vrais problèmes ». Et lorsqu'elle affirme que « l'art et la culture sont pour la société la plus grande force d'émancipation et le meilleur ferment de résistance ou de critique, mais aussi d'émotions, dans la vie comme dans la ville », elle n'est pas si loin de soutenir, tout comme le fait Stiegler, que les artistes, par leur création, offrent la possibilité d'une *expérience sensible commune* qui agit comme une véritable force politique. Elle sollicite ce qui nous unit plutôt que ce qui nous sépare, tirant profit de notre capacité à « aimer ensemble les choses (paysages, villes, objets, œuvres, langue, etc.) ». En cela l'esthétique, tout comme le politique, est essentiellement fondée sur ce qui concilie, au-delà des différences, les singularités de chacun. Devant une œuvre d'art, nous partageons une émotion qui fait appel à ce qu'il y a de plus profond chez l'être humain et abolit ce qui, dans la vie de tous les jours nous isole, faisant de nous des individus atomisés.

À cette époque où, non seulement la tyrannie des lois du marché engendre un appauvrissement et une uniformisation de l'univers visuel, sonore et mental qui nous entoure, où l'immense majorité

des gens se trouve privée de tout contact avec l'art et vit dans un environnement qui ne favorise aucune forme d'expérience esthétique et, comme si cela n'était pas assez, où les médias s'appliquent à monopoliser tout notre « temps de cerveau disponible »² du matin au soir, l'art apparaît plus que jamais comme le moyen le plus susceptible de ressouder les liens rompus entre les êtres. Lorsque ce qui fonde le principe même de la vie en société se désintègre, soit le désir de *vivre ensemble*, lorsque l'on en vient à croire qu'il s'agit, pour qu'une vie en société subsiste, que chacun choisisse, parmi la surabondance de stimulations et d'informations déstructurées qui nous sollicite sans cesse, son propre réseau de relations et de références basé sur ses seuls goûts et envies, alors le champ est libre pour que, en douce, se mette en place une forme ou une autre de régime autoritaire. Dès lors que chacun est occupé à nourrir ses élans et ses ambitions personnels, sinon à simplement combler le sentiment de vide laissé par son incapacité d'agir où l'isolement le confine, le pire peut advenir. On comprend alors pourquoi Hannah Arendt, dans l'analyse qu'elle a faite des origines du totalitarisme, soutient que « les mouvements totalitaires sont des organisations massives d'individus atomisés et isolés » et que ces masses, à l'intérieur desquelles les liens fondamentaux se sont dissous, sont les pierres angulaires de ces systèmes oppressifs. C'est que le totalitarisme est la négation même du politique, qui implique non seulement que l'homme ait la possibilité d'agir sur ce qui l'entoure, mais aussi d'échanger, de prendre la parole, de débattre dans l'espace public, le fait de débattre avec nos semblables et « l'amitié entre citoyens étant [...] des conditions fondamentales du bien-être commun ». Le repli de la vie vers l'espace privé, en rendant impossibles les échanges de cette nature, ne peut qu'engendrer un sentiment de non-appartenance au monde, duquel découle ultimement une indifférence aux autres. Une sorte d'engourdissement, de désengagement moral et de fatalisme s'installe alors, qui est le terreau idéal de la destruction des structures qui maintiennent la cohésion sociale.

Face à ce marasme, il est pressant de rappeler que l'art et la culture ne sont pas seulement un secteur économiquement « rentable » et créateur d'emplois, mais que la littérature, le cinéma, la poésie, la philosophie, l'histoire, le théâtre, la musique, comme toutes les pratiques contemporaines, permettent de sortir de notre isolement pour partager une expérience commune qui est un des fondements de notre appartenance à la société. Que l'art et la culture soient par ailleurs « la plus grande force d'émancipation et le meilleur ferment de résistance et de critique », cela, le gouvernement actuellement au pouvoir à Ottawa le sait mieux que quiconque, et c'est sans doute pour cette raison qu'il s'emploie graduellement et méthodiquement à les affaiblir. Et c'est aussi pour cela que nous devons nous empresser de défendre haut et fort le rôle de l'artiste dans la cité.

Marie-Claude Loiseau

1. « Un nouveau printemps pour la culture », publié dans *Le Monde* du 26 juillet 2011.

2. Formule, devenue tristement célèbre, employée par l'ancien directeur de la chaîne française TF1.